

LE TYRAN
ÉTERNEL

PATRICK GRAINVILLE

LE TYRAN
ÉTERNEL

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-032685-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Rien ne m'échappe depuis que ma conscience s'est déployée partout... J'ai vu leur petit car émerger de la forêt. C'est là que tout a commencé. La malédiction. Devant leur bande s'ouvrait la muraille des frondaisons. La lumière s'écarquillait autour du car et faisait étinceler sa carlingue vétuste. Alors, Boris, le Français qu'ils trimballaient avec eux, a vu surgir l'énorme chose. Je jouissais de sa surprise. Chaque visiteur saisi par la majesté de mon chef-d'œuvre déclenche dans ma chair un spasme de plaisir. C'était le tour du Blanc, de Boris. Il a vu d'abord le dôme géant, son mamelon bleuté : Notre-Dame de la Paix naissait au sein des luxuriances. La Basilique du Bélier. Le Bélier, c'est moi. Boigny en baoulé.

Les passagers du car étaient tous écrivains, tous libertaires, tous libertins, tous fantasques, tous vicieux. Des rebelles. Je n'ai jamais aimé les écrivains. J'en ai maté plus d'un. Je n'ai jamais apprécié Senghor, mon collègue sénégalais. Son grec, son latin, ses auteurs qu'il vous sortait à tout bout de champ. Sa prétention. Ses petits rires malins. Je ne suis pas un lettré. Je suis le planteur primordial, le chef de village, le libérateur, le révolutionnaire, le Président éternel. Je n'écris pas, je forge, je construis, j'incarne, je brasse le destin de ma terre. Même mort, oui, j'agis, je résiste, je suis l'âme de la Côte-d'Ivoire.

Les écrivains avaient coutume de vadrouiller une fois par mois à travers le pays pour se lire leurs œuvres à voix haute, pour jacasser, s'acoquiner, rigoler, boire et débattre, bonimenter tous azimuts, chahuter, critiquer surtout, médire de moi, de mon histoire, brouiller la vérité, ternir mon épopée. Me

souiller. Conchier Houphouët-Boigny et sa capitale : Yamoussoukro.

Il y avait Ahmadou K., le plus fameux d'entre eux, que j'ai fait arrêter en 1963, à l'époque du Grand Complot suivi du Grand Dialogue, puis du Grand Pardon de 1971. Je n'ai jamais rien fait de petit. Ainsi j'ai jeté jadis dans les prisons de mon palais plus d'un intellectuel séditieux ! Dans le car, il y avait aussi Bernard D., le doyen, le Vieux qu'un temps j'ai amadoué en le nommant ministre. Rusé, j'ai toujours su apprivoiser l'ennemi. Dans l'espoir que ma clémence le domestique à vie. D'abord foncer, rugir, casser la conjuration. Puis ma grâce, les délices de mon pardon.

Le car comptait encore Tanella, la présidente des écrivains du pays, Mariama et sa fille Sokhna, hautes et charnelles. C'est ce qui me manque le plus depuis que je suis devenu un esprit : l'opulence et la pulpe des corps. Leur arôme et leur musc.

Pour revenir aux écrivains, je voyais parmi eux le pire du troupeau : l'extravagant, l'ébouriffé, l'insane Sylvanus Adé qui n'a cessé de me brocarder dans des romans où il déguise à peine mon portrait. Enfin, la jolie poétesse Assamala, en bermuda moulant. Alors oui ! Voilà la poésie vive ! Celle de Senghor m'a toujours paru trop imprégnée par l'Occident. Savante. Rue d'Ulm. Lui, il vieillit en France. Je le vois, mon rival de toujours. Il tremble, recru. Moi, je n'ai jamais déserté ma patrie. Je m'étire dans le ciel de Yamoussoukro, mon village natal dont j'ai fait la capitale. Par décret. Un beau jour. Comme ça. Mon village érigé en cité sublime. Puis j'ai élevé ma Cathédrale. Que reste-t-il de Louis XIV sinon Versailles. Des pharaons sinon les pyramides.

Donc Boris, le Blanc, béait devant le bol sacré du dôme qui se haussait, s'épanouissait à cent vingt mètres du sol. Ma coupole lévissait, dilatée sous le soleil, comme gonflée à l'hélium dans l'amoncellement du vert. La coupole de Saint-Pierre de Rome est nettement plus petite. C'est moi qui l'ai décidé. J'ai copié Rome mais en plus grand. Boris lorgnait l'himalayen téton tandis que ses confrères restaient fermés à l'envoûtement. Ils réprouvaient « l'enflure » comme ils disaient. Son prix exorbi-

tant qui attestait le narcissisme du tyran, un passé de fastueuses exactions. Oui, je les entendais... Ma basilique n'a pas coûté plus cher que l'opéra Bastille de François Mitterrand, le prix d'un bombardier... Ce qui est permis à l'ex-colonisateur nous serait donc interdit ? Sylvanus se mit à débiter des jugements intempestifs :

– C'est un simulacre de Saint-Pierre de Rome. Rien d'africain là-dedans, un objet de synthèse. C'est trop neuf, trop nu, trop lisse !

On m'a infligé mille fois cette antienne ! Leur car s'arrêta. Ils regardèrent le péristyle dont la couronne s'élargissait, s'épanouissait sur ses soixante colonnes doriques et ioniques et ses dômes secondaires pour embrasser le parvis géant.

Mariama s'étonna de voir si peu de monde autour de la cathédrale :

– Il n'y a pas un chien.

– On se croirait à Tchernobyl ! renchérit Sylvanus.

Mais ma capitale n'a guère plus de dix ans. Il faut lui donner le temps de se développer, de s'enfler, de grouiller. Peu à peu les foules s'habitueront à ma cathédrale sainte. Elle sera bientôt leur havre, leur arche. Ils pulluleront sous sa coupole comme dans la mosquée de Bouaké. J'ai d'ailleurs dressé ma basilique chrétienne pour faire pièce à la vague musulmane qui envahit l'Afrique. J'ai dit : stop ! J'ai levé mon bras. J'ai tendu la croix. J'ai érigé ma forteresse mariale. Le Sud de la Côte-d'Ivoire restera à l'abri du Coran. Je suis une espèce de Saint-Louis, un croisé du troisième millénaire proche.

Deux bonnes sœurs distribuèrent des tickets aux mécréants. Elles voulurent entamer un petit couplet de présentation militante que Sylvanus interrompit ainsi : « Motus, mes colombes. Pas de prospectus. On sait regarder ! » Les nonnes se turent, frappées de stupeur devant le boubou fleuri, les boucles blanches, effervescentes, la trogne bachique de Sylvanus.

La bande traversa l'esplanade de trente mille mètres carrés. Sylvanus trouva bon de saisir ses copains par la main pour les protéger, les empêcher de s'égarer. Ses farces insistantes ne sont pas du meilleur goût. Sylvanus force toujours le trait. C'est une

sorte de mutin, de trublion burlesque. Parfois il m'arrache un rire. Je l'avoue. Mais très vite son comique dégénère.

Ils se sont retrouvés dans l'allée centrale, au milieu des sept mille chaises de kolibé pourpre et massif. Mariama préféra s'asseoir tout de suite sur l'une d'elles. Sylvanus continua l'exploration avec les autres. Il se retournait tout le temps vers Mariama noyée au loin dans l'océan des chaises vides et lui adressait des signes d'adieu, de détresse. Ahmadou K. et Boris marchaient autour des colonnes à la recherche des quatre ascenseurs que j'y ai fait installer. Puis ils inspectèrent les prie-Dieu, ils savaient que les circuits de la climatisation étaient nichés à l'intérieur. Ma cathédrale est une prouesse qui porte à leur sommet les dernières innovations techniques. C'est une basilique de pointe, un exemple, un test pour bien des constructions futures. On ne l'a pas assez souligné ! Ils ont renversé la tête et contemplé l'immense verrière de mille six cents mètres carrés qui perce le plafond de la coupole en son centre dans un flot de jour.

Puis ils se sont arrêtés devant le baldaquin de laiton, la réplique de celui du Bernin. Pas de commentaires. Ils se sont regroupés devant le vitrail qui me mettait en scène, moi, à genoux face au Christ entrant dans Yamoussoukro. Antoine Césario, l'ingénieur qui avait supervisé les travaux, se tenait respectueusement en arrière, ainsi que Pierre Fakhoury, l'architecte, et les différents maîtres verriers, peintres, sculpteurs. Cette scène exemplaire et pieuse réunissait les démiurges. Sylvanus bien sûr ricana en se vrillant le front :

– Voilà le cacique et les complices, l'aréopage criminel au complet !

J'enregistrais. J'étais bien obligé. Tout se mire dans ma pensée, les mots, même les cogitations privées des uns et des autres. J'encaisse. J'absorbe tout. Personne ne fait l'unanimité. Les pires ragots m'ont toujours pris pour cible. C'est la rançon de la puissance. Je n'ai pas bâti cette basilique pour une poignée d'écrivains pervers mais pour le peuple sincère et profond. Et il viendra à ma cathédrale ! Je le sais. Je le sens. Les grandes multitudes mystiques des temps futurs. Yamoussoukro sera la nouvelle Rome. Depuis belle lurette l'Europe est entrée en déca-

dence, en anarchie. Les attentats vont se multiplier. L'Italie se disloque. Bientôt le Vatican sera assiégé par la pègre et par la barbarie. Il n'offrira plus d'abri sûr à la papauté. J'ai donc flanqué ma cathédrale d'appartements spacieux et luxueux pour le Saint-Père. Il peut venir quand il veut. Dès qu'il sera réfugié dans mes murs, on mesurera l'intelligence de mon dessein, ma capacité de prescience. Toute la chrétienté convergera vers Yamoussoukro, mon village natal où, enfant, avant ma conversion, j'assistais encore à des sacrifices. Le pape sera chez moi, dans ma maison. Je le verrai se coucher, se lever, prêcher, donner sa grande bénédiction pascale au-dessus de ma cocoteraie, de mon lac et de ses crocodiles sacrés. Alors on comprendra que le pôle de l'univers a basculé. Sa colonne nouvelle, c'est Houphouët, c'est le Boigny. C'est le Bélier, c'est Bibi. Mes cornes portent l'avenir de l'Afrique et de la chrétienté. Tel est le sens de ma basilique. Nul caprice, nulle fantaisie sénile là-dedans. Mais mon analyse et ma volonté. Les écrivains n'ont aucun sens de l'Histoire. Ils se gourent à tout coup. Ils forgent des fictions marginales. Ils affabulent. Et l'Histoire leur passe sous le nez. Ils rient de ma cathédrale. Ils sont aveugles. Moi, tout au long de ma vie, j'ai prouvé mon efficacité, mon endurance. J'ai survécu à tout, colonisation, indépendance, épidémie marxiste, crise du capitalisme, austérité, révoltes de toutes sortes, tentatives de sécession. J'ai fait réprimer dans le sang à l'aide de soldats français le putsch des Bétés de Gagnoa. Le leader rebelle, Jean-Christophe Gnagnbé, a été bastonné nu puis exécuté. Je n'ai pas fait de quartier. Colère ou clémence au cas par cas. Je suis le Sage de Yamoussoukro. Mais aussi le Sang. Ainsi j'ai tenu jusqu'au bout... à bout portant. Personne n'a réussi à me renverser. Alors encore moins une poignée d'écrivains et d'intellectuels. Ils ont tous échoué à me nuire. Ils n'ont jamais eu prise sur le pays. Ils devraient réfléchir à cela. Le moteur de l'Histoire, c'est Boigny. Leurs vues sont trop abstraites, paradoxales. La réalité obéit à des ressorts concrets. Il s'agit d'être le plus fort par tous les moyens. « Si tu ressembles à une biche, on te tire dessus ! » C'est un proverbe baoulé. J'ai gouverné à coups de proverbes, de sagesse rustique et d'habiles reculades tactiques. « Avant de

cogner des cornes, le bélier recule. » Eh oui ! Je pourrais citer ces sentences à l'infini, j'y ai puisé ma science, mes ruses, un dosage subtil de cruauté et de compromis. J'ai adoré gouverner, diviser, régner. J'ai adoré la vie, ma longue vie. J'adore Yamoussoukro. Mes cornes de bélier, chaque matin, se lèvent avec le soleil pour chauffer le corps de ma cathédrale.

Tout à coup, je les vis s'exciter, tourniquer, s'exclamer :

– Et l'or ? Où est son or ?

Ce fut Tanella qui lança la question la première. Tous la reprirent en chœur :

– Et son or, où l'a-t-il fourré ? L'or de l'origine, l'or des Akans, des Baoulés, des épopées ? L'or de son règne, l'or des banques !

Ils y venaient... Ils y venaient... Tout à coup fascinés par ma mythologie de l'or. Tout Akan vénère l'or, puissance et vie. Incorruptibilité. Depuis le tabouret d'or de la reine Abla Pokou notre ancêtre, la route du Baoulé est un chemin d'or. Oui, j'ai de l'or. J'ai répandu de l'or partout dans ma cathédrale, dans mon palais, dans les tombeaux de mon caveau familial. Enfants, les voilà subjugués par l'or.

Ahmadou K. suggéra que j'avais peut-être planqué une pépite colossale dans la boule dorée de la lanterne sur laquelle était plantée la croix, à la cime de ma basilique, à cent cinquante-sept mètres du sol ! Il plaisantait mais l'image lui caressait les méninges. Les écrivains cherchent l'or. Ils se veulent alchimistes et orfèvres. Mais cela reste une métaphore. Moi, dès ma jeunesse, j'ai recueilli de l'or au Mali, de l'or palpable et brillant, puis dans tous les villages, dans les mines. J'ai accumulé des lingots. Les quarante sarcophages de la famille sont couverts d'or. Celui de ma sœur chérie, Mamie Adjoua, est un mausolée d'or ciselé. Ma sœur bien-aimée. L'idole de ma mémoire. Adjoua, Adjoua ! Ma joie. Je suis le Bélier d'or. Le Précieux Poinçon. Et ma basilique, ils ne savent pas à quel point je l'ai secrètement poinçonnée.

Les voilà sortis sur le parvis. Sylvanus s'élança soudain, étenait les bras, pivota, aperçut un escadron des Légions de la Vierge venu visiter la cathédrale et s'écria :

– Dieu est absent ! Il n'a jamais foutu les pieds dans cette

grande coquille vide. Barrez-vous, mes colombes ! Dieu a fui. Il a dû se réfugier tout droit dans la mosquée. C'est sûr ! Dieu s'est taillé à la mosquée ! La cathédrale est sans Dieu ! Dieu est parti !

Les Légions de la Vierge s'arrêtèrent, frappées de stupeur. Certaines jeunes filles continrent des rires devant la gueule orgiaque de Sylvanus dont les bras valsaient, dont le boubou gigotait, virevoltait et tire-bouchonnait. Toute la colonne se resserra. Aucune fille n'osa plus avancer. Malgré ma colère contre Sylvanus, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la beauté des légionnaires. Les unes derrière les autres, contiguës, agglutinées, embouteillées dans la lumière. Grandes, souples, virginales et musculeuses. Leur bataillon oscillait, s'empêtrait. Cette hésitation suspendait les corps, révélait leur incarnation magnifique. Les reins se creusaient, les fesses bombaient sous les jupes bleu marine, les mamelons enflaient les corsages immaculés. Elles étaient là, sur le parvis ouvert. Le soleil dardait sur elles, les mitraillait sans merci. Un grand soleil carnivore sur la moire des bras, des cous. C'était l'enchantement, la vie explosait. Sa profusion. Déjà certains désirs devaient poindre dans leurs cerveaux d'adolescentes, des images irrépressibles. Le péché les aimantait. Toute leur vie, là, immobilisée et comme grossie à la loupe, multipliée. Des filles, de belles filles, un long cortège de filles sinueuses, élancées, nubiles. Tandis que l'odieux Sylvanus galopait comme un bouc autour d'elles, humait leur foisonnement, les lorgnait, les faisait pouffer de rire. Elles étaient si jeunes. Elles ne mesuraient pas la gravité du blasphème. Les cabrioles du bonhomme barbu et bouclé les divertissaient du train-train des prières. Certaines pourtant reculaient de dégoût.

... Des souvenirs m'assaillent. Il y a de cela plus de trente ans. Je venais de fonder avec l'archevêque de Bouaké les Légions de la Vierge, une élite de jeunes filles vouées à Marie. J'accordai une audience à la troupe sacrée. C'est alors que m'est apparue une fille géante et nubile. J'ai trouvé un biais pour m'occuper d'elle, la suivre dans ses études, aider sa famille. Et j'ai pu la rencontrer en privé. Ma Grande Légionnaire peul. Pour moi tout seul. Elle s'abandonna à ma voracité. Elle m'accorda toutes les grâces. Une à une. Elle me combla de dons, de délices obscènes.

Depuis, j'ai toujours chouchouté, cajolé les Légions de la Vierge. Quand le pape est venu consacrer ma cathédrale en septembre 1990, ce sont elles qui l'ont accueilli à l'aéroport. Les mêmes Légions ont accompagné ma dépouille à la cathédrale, le jour de mes funérailles. Me submerge un torrent de lyrisme, un poème, oui ! oui ! pour chanter ce beau fleuve femelle. Ce fourmillement de filles. J'aurais aimé atterrir sur le parvis, les scruter une à une, les trousser oui, les palper, les serrer contre moi, m'enfouir dans cette cohorte charnue, passer de l'une à l'autre et me gorger de vie. J'ai toujours aimé la femme, avidement. Ah Kady, Thérèse, Bintou, l'ultime !... Ma jeune amante morte.

La colonne s'ébranla de nouveau, contourna Sylvanus priapique et médusé. Les corps se séparaient, chaque fille ondulait, la croupe et les reins roulaient, chaque corps distinct, bien coupé, individuel. La caravane serpentait, entrait dans ma cathédrale. Les corsages blancs s'éteignaient un à un. Les corps étaient engloutis. A l'intérieur, chaque fille tressaillait, la peau ponctuée de voluptueux frissons. Leur chair frileuse oui, un peu contractée, grumeleuse... comme dans le vice, oui... Moi aussi, je profane et je suis sacrilège ! Mais je suis un grand chef baoulé. Mon christianisme a toujours fait alliance avec mon paganisme, un fond de spiritualité africaine qui n'a jamais banni la chair, la polygamie, le mythe, le sacrifice, le sexe.

Du tertre qui cernait la cathédrale, les écrivains dominaient à présent ma ville souveraine. Les quatre lacs qui bordent deux à deux le boulevard central : Mamie Adjoua. Ce grand fleuve médian et macadamisé porte le nom de ma sœur défunte, de ma grande chérie morte. La cité dans son essence même n'est que l'union de nos deux corps jumelés. Au nord-ouest où nous sommes : le Palais du Président, la Basilique du Président. Un peu plus au sud, la mosquée au centre du quartier populaire, les gares, le marché grouillant. A l'est, les grandes écoles : l'Institut national supérieur des travaux publics et l'Institut supérieur des études techniques, l'École d'agriculture, les grands lycées. Leur équi-

pement ultramoderne. Tout au sud, la Maison du Parti, l'Hôtel Président, la Fondation Président. Façades de marbre et grandes esplanades d'accès. Beaucoup de Présidents, et alors ? Tout être aspire à se répandre, à devenir monde. Qui dit le contraire triche et ment. Tout être est un Narcisse et un tyran, rêve d'omnipotence, de territoire, oui, d'un royaume. Moi, j'assume. La ville, c'est mon corps, les lacs mon sang, la cathédrale mon cœur et mon chef. Les plans de Yamoussoukro reproduisent la forme exacte du Bélier. Les écrivains contemplaient ce Bélier. Sylvanus raillait, j'étais habitué. Je l'écoutais presque avec indulgence. La mort m'a mûri, elle m'oblige à écouter, à réfléchir toutes les voix. Je suis le grand miroir. Presque impartial parfois. Sylvanus s'exclama :

– Regardez, toutes les autoroutes qui filent droit vers la forêt, butent et stoppent net. C'est malin. Sans voitures, sans issue ! C'est du délire. A part le quartier de la mosquée, le reste de la cité se déploie dans le vide !

Sylvanus a tort de se moquer de mes autoroutes vides. Elles attendent. Un jour, elles se relieront à toutes les grandes capitales d'Afrique : Monrovia, Freetown, Kumassi, Niamey, Bamako, Ouagadougou, Lomé... Lagos, Yaoundé, Kinshasa. Yamoussoukro rayonnera à travers tout le continent. Mes grandes autoroutes ne sont vides que pour mieux recevoir l'avenir. Sylvanus prétend à la poésie, à l'enthousiasme prophétique mais il en manque cruellement à mon propos. Moi, je vois Yamoussoukro, qui compte tout de même cent mille habitants, vivre, croître, proliférer, se couvrir d'immeubles et de tours, de banques, carrefour bruisant de tous les échanges, de toutes les foules, de toutes les langues. A la fois New York, Tokyo, Paris, Rome... Ma cathédrale veille d'avance sur ce foisonnement planétaire. Et cette ville justement existe et ne se développe que parce qu'elle n'est pas un héritage du colonialisme comme Abidjan. Sous le tissu effervescent, tentaculaire de la future mégapole, mon village s'enracine. C'est une souche profonde qui vit, verdit, c'est le tronc d'un immense faisceau de branches, de feuilles et de lianes. Je suis né là, tout a commencé là. Un jour, en rêve, en 1930, j'ai vu mon village changé en cité de verre, en capitale éblouissante.

Car je suis un prophète et n'ai fait qu'accomplir ce primordial présage. Voilà pourquoi cette ville est authentique et vraiment viable. Puisqu'elle a vécu dans mon imagination. Puisqu'elle est mon plus ancien désir. Sylvanus, l'Africain, devrait comprendre cela. Lui aussi, il entretient des liens profonds avec son village natal. Son histoire est irriguée par la mémoire de son village. Lui aussi, il y revient comme à son être même. Je ne fais que réaliser le rêve de tout homme. Devenir le chef de son village cosmique. Conduire l'épopée de sa tribu. Tout le reste est décadence, artifice, idéologie mensongère, truchement, dépossession, perte, deuil et déni. Un arbre ne quitte jamais son centre mais s'épanouit en cercles concentriques autour de lui-même. C'est l'expansion épique et bienheureuse des êtres et des choses.

Ils se sont retrouvés devant le lac sacré, le lac des crocodiles. C'est au bord de mon palais. J'ai toujours entretenu une relation ardente avec mes crocodiles. Je suis le Bélier solaire mais j'ai partie liée avec les sauriens des eaux primordiales. Au clair de lune, j'allais voir mes crocodiles. Dans la lueur laiteuse, ils dormaient, regroupés sur l'île. Ils ouvraient la gueule, plongeaient, glissaient, ressortaient. Ils grouillaient fluides et magnétiques dans la soie des eaux blanchies. J'ai toujours été excité par le grouillement. La gueule béante d'un crocodile me fascine, c'est la matrice du monde comme l'ouverture de l'origine et du chaos. Le prépuce des enfants circoncis est bouffé par un esprit crocodile. Oui, j'aime leur gueule, leur mâchoire, leurs dents surtout. Ce bataillon de grands harpons clairs. Le crocodile attend, il est patient, il est sournois. Immergé, il sinue doucement vers sa proie. Discrète ondulation des eaux. L'ourlet de la mort. Pendant toute la durée de mon règne j'ai nourri des centaines de crocodiles. Là, juste à la limite de l'enceinte du palais, c'est comme le commencement du monde. Niagamé a la haute main sur le lac, son administration, le décompte des bêtes, leur alimentation, leurs naissances et leurs décès. C'est le chef du bestiaire sacré. Un Malien, Cissé Lewa, a la charge d'apporter chaque jour des

quartiers de bœuf aux animaux. Mais j'ai fait remplir le lac de poissons qui se reproduisent et assurent une grande part de la nourriture. La véritable reine des crocodiles, au sommet de la hiérarchie, celle qui prend les grandes décisions, c'est Mamie Faitai, ma sœur survivante. Au-dessus de Cissé Lewa, de Niagamé, de l'intendant de ma résidence, du commandant militaire, Mamie Faitai veille sur mes crocodiles fétiches. Il faut la sensibilité d'une femme, son intuition pour comprendre le lac sacré, posséder l'amour des eaux matricielles.

Les écrivains regardaient le lac. Et ce n'était pas de la littérature ! Les longues gueules plates des sauriens s'allongeaient, figées comme des fossiles immémoriaux, puis s'animaient, se tournaient lentement vers la piétaille écrivassière. Sylvanus en restait coi. Tanella, Mariama, Sokhna, Assamala serraient leurs fesses frissonnantes. Une sueur d'inquiétude perlait entre leurs seins. Mes crocodiles auraient croqué volontiers leurs cuisses d'or. Oui, toutes mes forces sont ramassées dans le lac, mes forces noires, mes beaux anneaux de violence aquatique et nocturne. Les écrivains devenaient graves. Ils raillaient ma cathédrale, mais maintenant les crocodiles leur en bouchaient un coin. Toutes les légendes de leur terre leur remontaient dans la cervelle. Cissé Lewa débarqua avec la viande. Les bêtes sortirent de tous côtés, des trémoussements avides, des reptations partout. Vifs, les sauriens se faufilaient, se multipliaient. Ils habillaient et embrouillaient la berge d'un réseau monstrueux de squames. Cissé leur balançait la pâture. Ils se jetèrent dessus. Leurs cous se convulsaient, se bouscullaient, leurs gueules se redressaient, agitaient la barbaque, l'engloutissaient... Ils attendirent de nouveau. La viande tomba. Ils se ruèrent les uns sur les autres, ils se volèrent les morceaux de bœuf. Toute la puissance musculaire et carnivore de l'eau jaillissait, s'exhibait et luttait en brusques torsions, saccades, accélérations, éclaboussures de rage. Une bête se cabra, sa queue battit, elle avala le tronc d'un zébu.

Sylvanus questionna Cissé Lewa :

– On a dit qu'à la mort du Président la plupart des crocodiles avaient crevé. Morts de faim, abandonnés ou tout bonnement massacrés ?

– Non, répliqua Cissé, tous les crocodiles ont survécu ! Cinq cents crocodiles dans le lac. En pleine forme. Bien au contraire, depuis la mort du Président, ils semblent plus féconds et se repeuplent avec plus de rapidité encore. L'esprit du Président anime les crocodiles sacrés.

– Ça vit combien de temps ? demanda Boris.

– Quatre-vingts, cent ans, comme notre Président. On ne peut savoir l'âge qu'à la mort du crocodile. Chaque année, la bête avale une pierre, c'est en comptant les cailloux qu'on connaît la durée exacte de sa vie !

Les écrivains poussèrent une exclamation de surprise quand le molosse sortit soudain des eaux. Un monstre gondolé de squames, robuste, bossué et crevassé, au garrot large, à la gueule géante, la queue interminable.

– C'est le grand mâle ! déclara Cissé avec fierté. Le doyen, le Vieux. Il bouffe les jeunes mâles concurrents pour garder le maximum de femelles. C'est un sage. Efficace et sans pitié. Son nom est Capitaine Diallo.

Le nom produisit un maximum d'effet sur l'escadron lettré. Ces gens-là sont plus sensibles aux noms qu'aux choses. Ahmadou K. et Boris répétèrent en écho :

– Capitaine Diallo, Capitaine Diallo !

Le nom s'incrusta dans leur crâne, irradiant comme un diamant. Cissé Lewa régala Diallo de son régime spécial. Il lui jeta six beaux poulets dodus que Diallo enfourna avec délectation. J'ai toujours éprouvé une vénération pour Capitaine Diallo, sa longévité, sa ténacité, sa dominance tyrannique. C'est lui le seigneur du lac. C'est mon frère, c'est mon double, c'est ma moitié des abysses. Quand je regarde Capitaine Diallo, je sais qu'il me prolonge, me déploie tout au long de son corps vorace. Sa fringale, c'est la mienne. Les écrivains sentaient cela. Ils ne quittaient pas des yeux la Bête. Hypnotisés par sa carrure, sa fastueuse mâchoire de torture. On eût dit que Diallo avait compris qu'il fallait épater ces badauds plumitifs. Car il grimpa sur un rocher, se cambra et redressa sa proue de massacre. Son ventre couvrit le roc et fit corps avec le granit. Sa longue queue sinua jusqu'au sol. Alors, Diallo fut saisi d'une sorte de spasme de

trionphe, il bondit soudain, lança la tête vers le ciel, sa gueule s'ouvrit, un rayon de soleil fit éclater toute la nacre immaculée des crocs, c'était un éblouissant gouffre, un écrin de carnage. L'œil des écrivains s'abîma dans la gueule, l'infinie goule du Vieux.

Cela leur a servi de leçon ! Yamoussoukro n'est pas cette ville artificielle que mes lubies auraient produite. Ils l'ont compris soudain. Mon village cosmique est né des eaux primordiales. Le dos d'un crocodile énorme porte toute l'ossature de la cité. Mes cornes de bélier élèvent ces buildings vers le soleil. Le corps et la croix de la basilique couronnent cette montagne de pierre. Quand un crocodile meurt, on prévient Mamie Faitai. Elle est belle, elle est noble. Elle porte un long boubou blanc. Ma vénérable sœur descend vers le lac. On lui montre la dépouille. Elle se tait. Elle prie. Le crocodile est enveloppé dans un linceul pur. On l'emporte au cœur de ma résidence où il est enterré dans le cimetière sacré.

Voilà. Je suis l'homme des grands sarcophages. Mes morts familiers sont tous enfouis sous ma chapelle privée. De Joseph, mon fidèle serviteur, à Mamie Adjoua ma sœur bien-aimée, sans oublier mon frère unique, ma mère... mon oncle. Je veille sur le cercle des sarcophages non loin du cercle des eaux.

Sous mon palais se trame encore un vaste réseau de souterrains. J'y ai interrogé et fait torturer mes ennemis. En 1963, je ne me suis pas contenté d'enfermer, à Yamoussoukro, des intellectuels, des écrivains, mais j'y ai séquestré des ministres, des traîtres du Parti, après leur avoir tendu un guet-apens génial. Je les ai convoqués chez moi et je les ai coffrés ! Certains ont succombé dans mes geôles. Comme Ernest Boka, le président de la Cour suprême : officiellement, il s'est suicidé !... Tous dans mon village surnaturel, dans mon giron bien chaud, mes morts et mes mutins. Là, dans mes pierres. Jugulés dans mes galeries, mes trappes, mes souricières. Veillés par mon commandant militaire. Parfois, un Français ! C'est cela Yamoussoukro dont on se moque ! C'est encore l'énorme prison d'Assabou, une forteresse rectangulaire et toute neuve, dans la forêt, avec mirador et projecteur, régie par trois Français, toujours à l'époque des grands

complots. Nul bluff chez Houphouët ! Ma Cathédrale fut précédée de mon cachot de choc ! J'ai toujours construit à Yamoussoukro et jamais du toc ! C'est lourd, c'est grand, chez moi. Cent ans de présence absolue. Là je règne sur mon socle, je rayonne. Mon palais de Cocody au cœur d'Abidjan n'a pas la même valeur pour moi. C'est à Yamoussoukro que je m'épanouis dans la plénitude de mes racines, de mes clans, de ma famille, de ma mémoire, de moi-même. Avec vue imprenable sur mes crocodiles et la cathédrale. Monstres et Madone. Et moi, le chef, le berger pharamineux.

Les écrivains se remplissaient peu à peu de sensations, de prémonitions nouvelles et remuantes. J'entendais leurs cogitations. Le lac leur avait porté le coup décisif. Un pullulement de têtes, de museaux, d'échines affleurait à la surface des eaux. De gros pains de crocos contigus, écorces échelonnées, enchevêtrées. Ils émergeaient comme des langues de terre tourmentées, des cordillères hérissées de caroncules et d'ergots. Les artistes étaient sonnés devant l'armada du Vieux, cette géographie, ce cosmos de sauriens. Là-bas, la haute cathédrale claire s'éployait dans le soleil. La Vierge. Ma Madone, ma sœur, Mamie Adjoua dans ses marbres et ses ors. Ici le marécage sombre, grand soulèvement de fange. Toutes les vases du chaos s'étaient muées en cinq cents gueules braquées hors de l'eau.

Et Capitaine Diallo descendit du roc, rejoignit lentement le peuple des femelles. Tout à coup, un jeune mâle sembla vouloir s'interposer. Diallo s'arrêta, médita. Tous ces rivaux novices qu'il avait déjà détruits ! Le jeune mâle était coriace. Diallo le jaugea. L'adversaire s'avança, amorça de loin une parade belliqueuse, tout gorgé de colère et de prétention. Diallo savait que le jour de sa destitution n'était pas encore venu. Il le sentait dans sa chair, dans sa vivacité sacrée. Il était tout huilé, tout irrigué de vie saignante. Il fermait doucement les yeux, submergé par le crépitement de sa violence. Le jeune mâle se méprit, s'enhardit. Diallo s'était endormi. Diallo dormait. Il baignait dans le lac des commencements. Dans la laitance des constellations. Il était doux de céder à cette torpeur profonde, toute la tiédeur du monde. Au moment où l'autre se jetait sur lui, Diallo d'un res-

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S. N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 1998. N° 32685 ()

